

Aussitôt rétabli, de la Salle fit mettre une barque en chantier pour descendre la rivière vers le sud.

Le fort étant terminé, il fallait lui donner un nom. A ce moment, le chef de l'expédition, l'homme si fortement trempé, assailli par des idées noires, succomba au découragement en pensant aux désertions de ses employés, à la tentative d'empoisonnement sur sa personne, aux rumeurs ayant cours chez les Illinois au sujet de sa prétendue amitié avec les Iroquois, et pardessus tout cela à l'absence de nouvelles du *Griffon*.

Il ne faut donc pas s'étonner du nom qu'il donna au fort : Crève-cœur !

Secouant son abattement, il résolut d'aller aux nouvelles et de rentrer au fort Frontenac.

Il envoya, auparavant, le R.P. Hennepin avec le sieur Acau pour découvrir la nation des Sioux, à quatre cents lieues au nord des Illinois sur le Mississippi, puis il se mit en route le sixième, le 22 mars 1680, laissant de Tonty pour commander à Crève-cœur.

Afin que ses gens, porteurs de nouvelles du *Griffon* pussent le retrouver facilement, de la Salle, à la mode d'Ariane et du Petit Poucet, avait semé sur son passage aux Illinois des indications détaillées, sous forme de lettres, attachées très en vue aux branches des arbres.

En s'en retournant, il rencontra deux hommes, envoyés l'automne précédent à Michilimakinac, pour obtenir des nouvelles de la barque. Ils l'assurèrent qu'elle n'avait pas passé là ; ce qui le détermina à continuer, dépêchant les deux messagers à Tonty lui porter l'ordre d'aller à l'ancien village indien pour y visiter un rocher afin d'y construire un fort solide.

Tonty commandait dix-huit personnes, y compris les pères Récollets, Gabriel de la Ribourde et Zénobe Membré.

A la réception du message de son supérieur, Tonty prit quatre hommes avec lui et s'en alla examiner le site indiqué, pour un fort en amont de la rivière.

Les deux nouveaux venus jugeant le moment opportun, (Tonty étant absent), achevèrent la défection de la garnison de Crève-cœur en racontant que les projets ambitieux de de la Salle étaient réduits à néant par la perte du *Griffon* ; que ses effets venaient d'être saisis à Cataracouy par des créanciers de Ville-Marie, et que par conséquent, s'ils demeuraient plus longtemps au service de cet homme, ils perdraient davantage. Ils n'avaient pas encore été payés depuis le commencement de l'entreprise et s'ils ne profitaient de l'éloignement temporaire de Tonty pour se rémunérer en prenant des marchandises aux magasins, tant pis pour eux.

Les braves engagés avaient à cœur leurs intérêts pécuniaires, et craignant de tout perdre s'ils n'acceptaient la proposition des deux séditionnels, ils se livrèrent bientôt au pillage. Ils prirent tout le plus beau et le meilleur, malgré les protestations du sieur de Boisrondet, des Récollets et de trois employés. Après la désertion du gros de la troupe, les six qui restaient fidèles s'empressèrent d'aller avertir Tonty des événements accomplis en son absence. Chemin faisant, deux autres décampèrent prestement, brisant d'abord les armes du sieur de Boisrondet et de son compagnon.

Cette fâcheuse nouvelle hâta le retour de Tonty à Crève-cœur, où tout n'était que ruine et désolation.

Sur la barque en construction, l'un des déserteurs avait écrit la triste fanfaronnade suivante : *Nous sommes tous sauvages !*

Tonty ne se contenait pas d'indignation.

— Ah ! les misérables ! Ils le regretteront ! s'écria-t-il en constatant l'étendue de leur méfait.

Il dressa sur-le-champ des procès-verbaux de l'affaire et les expédia à M. de la Salle par les quatre hommes qui allèrent avec lui visiter l'éminence désignée pour un fort.

Tonty avait mission de concilier aux intérêts de son chef les tribus environnantes. Il s'y employa avec ardeur, et remporta le succès qu'il méritait, mais un événement imprévu vint presque détruire ses travaux, mettre toutes ses peines et ses démarches à néant. Ses jours mêmes furent en danger. Mais cet événement, imprévu pour lui, n'était pas un coup du hasard ; c'était un projet bien réfléchi d'un ennemi implacable !

CHAPITRE X

DE TONTY EN DANGER

Tonty et ses compagnons habitaient chez les Illinois ; lorsque la température ou leurs devoirs le leur permettaient, ils se rendaient au fort y travailler à réparer un peu les déprédations commises par les déserteurs.

Un jour de septembre, que Tonty et les autres Français s'occupaient ainsi, un jeune sauvage rentra au village hors d'haleine annonçant qu'une troupe nombreuse d'Iroquois s'avancait. Ceci alarma beaucoup les villageois au teint cuivré. Et, spontanément parmi les vaillants Illinois épeurés, l'accusation contre de la Salle circula, que le voyage de celui-ci avait pour conséquence la visite des Iroquois. De la Salle était hors de leur atteinte, mais il y avait son lieutenant et quelques visages-pâles tout près, eh bien ! ils paieraient pour tous.

Poussant de grandes clameurs furieuses, une centaine d'Illinois envahissent Crève-cœur, et y trouvent les Français. Ils appréhendent Tonty et en termes véhéments l'accusent de trahison. De Tonty n'avait pas eu le temps de se familiariser aux manières de ses voisins et s'embarrassait de la réponse à faire en cette circonstance, mais il se décida d'aller bravement au-devant des Iroquois avec des colliers pour montrer sa surprise de ce qu'ils venaient faire la guerre à une nation dépendant du gouverneur de la Nouvelle-France, et que M. de la Salle gouvernait. Tonty communique son idée à ceux qui l'entourent ; on l'approuve et l'on se presse du côté des Iroquois déjà aux prises avec les quatre cents Illinois restés en arrière pour défendre le village.

Accompagné d'un jeune Illinois, Tonty s'avance entre les corps des combattants. Les Iroquois les voient venir d'un œil soupçonneux et redoutent un piège ; lorsque le chevalier arrive à portée de fusil, ils font une grande décharge et une balle lui traverse la poitrine. Leur intention est évidente, aussi Tonty engage son compagnon à se retirer puis, seul, il atteint les premiers rangs de l'ennemi. On le saisit et on lui ôte le collier qu'il porte. Un Iroquois, au travers de la foule entourant Tonty, lui plonge un couteau dans le sein gauche et lui coupe une côte.

Le chevalier est reconnu à temps cependant. On le mène au milieu du camp et on l'interroge au sujet de sa venue.

— Guerriers renommés, leur dit Tonty, sachez que les Illinois sont sous la protection d'Ononthio. Je suis surpris que vous ayez l'intention de rompre avec ses enfants, et je vous conseillerais plutôt de faire la paix.

Pendant cela, l'escarmouche avait lieu de part et d'autre. Les Iroquois étaient indécis de ce qu'ils feraient de Tonty, quand un combattant vint dire que leur aile gauche pliait et qu'on avait remarqué des Français parmi les Illinois. Ceci les irrita, et ils délibérèrent sur son sort. Tandis que les sauvages discutait de la sorte, un guerrier soulevait d'une main les cheveux de Tonty et de l'autre, armée d'un couteau, s'appretait sur un signe des chefs à scalper notre héros. Tégancouti, chef des Tsonnontouans voulait que Tonty fut brûlé, et Agoustôt, ami de la Salle, opinait pour sa délivrance. Il l'emporta, et, en le renvoyant, pour mieux tromper les Illinois ils décidèrent de donner un collier à Tonty. Celui-ci rejoignit ses amis, très épuisé à cause du sang perdu par sa plaie et de celui qu'il expecterait. Les RR. PP. de la Ribourde et Membré le cherchaient et le rencontrèrent en chemin ; ils craignaient que les sauvages ne l'eussent tué.

Le chevalier rapporte aux Illinois le résultat de sa démarche et leur recommande de ne pas trop se fier aux sentiments de l'ennemi. Là-dessus ils se retirent dans leur village, mais les Iroquois qui s'étaient formés en bataille, accourent. A cette vue, faisant encore bonne contenance, les alliés de Tonty se replient à un endroit situé à trois lieues plus loin, où sont cachés les femmes et les enfants.

Tonty, les récollets et les deux Français demeurent au village. Les ennemis y entrent et bientôt se cons-

truisent un fort, et assignent aux blancs une cabane sise à quelque distance de là.

De bonne heure, le lendemain, un sauvage passa à l'entrée de la cabane des Français, et, sans avoir l'air de s'adresser à eux particulièrement, prononça ces mots :

— Braves fils d'Ononthio !... moi, sauvage Abénaki... ami des Français... Fais attention à toi !... Sors pas de ta cabane !... Ta vie en danger !... Viendrai t'apporter à manger tout à l'heure !...

Et avant que Tonty fût revenu de sa stupéfaction, l'Abénaki s'était éloigné. Les amis du chevalier entendirent aussi les paroles du sauvage, et leur étonnement égalait le sien.

Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre le retour du Peau-rouge. C'est ce que l'on fit.

Quelques heures s'écoulèrent qui parurent très longues aux pauvres gens.

Enfin l'Abénaki revint, apportant un plat rempli de blé-d'inde et d'un morceau de bœuf grillé. Les visages pâles n'avaient rien pris depuis la veille, et cet aliment les sustenta beaucoup.

Pendant qu'ils mangeaient, le sauvage raconta en substance ce qui suit.

Par hasard il avait surpris un fragment de conversation entre deux personnages dont les traits étaient peints à la façon des nations indigènes, lorsqu'elles ont déterré la hache de guerre. Ces hommes, alors au nouveau fort des Iroquois, avaient revêtu des accoutrements en conformité au milieu qu'ils fréquentaient. Leurs conseils inspirèrent les Iroquois à venir jusqu'aux Illinois ; ils avaient promis un riche butin et beaucoup de chevelures, à condition qu'on leur réservât les vies du capitaine et du lieutenant des Français. Il va de soi que cette proposition alléchante fut acceptée, quoique probablement les Iroquois se gardassent, *in petto*, le droit de susciter des embarras au couple de coquins, après le pillage des biens des Français.

Mais ils trouvèrent le fort Crève-cœur en ruine, ce qui modifiait considérablement leurs intentions vis-à-vis Tonty.

L'Abénaki partit en promettant de revenir le soir.

Dans l'après-midi, les Illinois repartirent sur les coteaux environnants, en les apercevant, les Iroquois crurent que les Français avaient eu quelques pourparlers ensemble, et se firent amener Tonty devant eux. A leur demande, celui-ci consentit de passer aux Illinois pour les engager à venir traiter de paix. On lui donna comme otage le fils de l'un des chefs, et il se fit escorter du R.P. Membré.

Ayant communiqué son message, Tonty revint porteur d'une réponse, accompagné cette fois d'un jeune Illinois pour remplacer l'otage des Iroquois resté en arrière.

Arrivés au fort, au lieu d'accommoder les affaires, l'otage Illinois les gêna toutes en disant aux ennemis que leur effectif de guerre ne se chiffrait que par quatre cents, le reste de leurs jeunes gens étant absents pour guerroyer contre une nation voisine, et que s'ils voulaient faire la paix ils leur donneraient une quantité de peaux de castor et quelques esclaves.

En apprenant ceci, les Iroquois appellent Tonty et, après mille reproches, l'accusent de leur avoir menti en leur déclarant les Illinois nombreux de douze cents et appuyés de plusieurs nations amies, qui leur avaient donné du secours. De plus, où étaient les soixante Français qu'il avait dit être au village ?

Tonty se tira de ce faux pas avec difficulté, mais il eut beau dire et protester le conseil Iroquois accueillit sa défense avec réserve. Le soir même, l'otage Illinois fut renvoyé pour proposer aux siens de se trouver à une demi lieue du fort le lendemain à midi pour y conclure la paix. Les Illinois furent exacts au rendez-vous et y reçurent de leurs adversaires, des présents de colliers et de marchandises ; le premier, pour que le gouverneur de la Nouvelle-France ne fût pas fâché de ce qu'ils étaient venus troubler leurs frères ; le second s'adressait à M. de la Salle, pour le même but ; par le troisième, ils leur juraient une entière alliance voulant dorénavant vivre comme frères.